

Source liée à « [La réception du roi par Nicolas Fouquet à Vaux-le-Vicomte, le 17 août 1661](#) » et publiée au sein du corpus « [Sources des fêtes et des cérémonies décorées par Charles Le Brun \(1660-1687\)](#) », que Gaëlle Lafage, docteur en histoire de l'art et lauréate d'une bourse de recherche du Centre de recherche du château de Versailles en 2014, a rassemblé pour accompagner la publication de son ouvrage « [Charles Le Brun décorateur de fêtes](#) » (Presses universitaires de Rennes, 2015).

La Fontaine, lettre à Maucroix

La Fontaine, proche du surintendant et pensionné par lui, assista à la fête qu'il décrivit pour son ami Maucroix, dans une lettre au style remarquable. Si cette relation est moins détaillée que celle de Félibien, elle arrive à nous faire revivre l'intensité de cette journée grâce au talent de l'auteur qui mêla librement la prose aux vers avec un pouvoir subtil d'évocation.

❖ [LA FONTAINE, Lettre à Maucroix, du 22 août 1661, publiée dans *Oeuvres complètes*, 1958, t. II, p. 522-527.](#)

Si tu n'as pas reçu réponse à la lettre que tu m'as écrite, ce n'est pas ma faute ; je t'en dirai une autre fois la raison, et je ne t'entretiendrais pour ce coup-ci que de ce qui regarde M. le Surintendant. Non que je m'engage à t'envoyer des relations de tout ce qui lui arrivera de remarquable ; l'entreprise serait trop grande, et en ce cas-là je le supplierais très humblement de se donner quelquefois la peine de faire des choses qui ne méritassent point que l'on en parlât, afin que j'eusse le loisir de me reposer. Mais je crois qu'il y serait aussi empêché que je lui suis à présent. On dirait que la Renommée n'est faite que pour lui seul, tant il lui donne d'affaires tout à la fois. Bien en prend à cette déesse de ce qu'elle est née avec cent bouches ; encore n'en a-t-elle pas la moitié de ce qu'il faudrait pour célébrer dignement un si grand héros ; et je crois que, quand elle en aurait mille, il trouverait de quoi les occuper toutes.

Je ne te conterai donc que ce qui s'est passé à Vaux le 17 de ce mois : le Roi, la Reine Mère, Monsieur, Madame, quantité de princes et de seigneurs, s'y trouvèrent : il y eut un souper magnifique, une excellente comédie, un ballet fort divertissant, et un feu qui ne devoit rien à celui qu'on fit pour l'Entrée⁸.

Tous les sens furent enchantés ;
Et le régal eut des beautés
Dignes du lieu, dignes du maître,
Et dignes de Leurs Majestez,
Si quelque chose pouvait l'être.

On commença par la promenade. Toute la Cour regarda les eaux avec grand plaisir. Jamais Vaux ne sera plus beau qu'il le fut cette soirée-là, si la présence de la Reine ne lui donne encore un lustre qui véritablement lui manquait. Elle était demeurée à Fontainebleau pour une affaire fort importante : tu vois bien que j'entends parler de sa grossesse. Cela fit qu'on se consola, et enfin on ne pensa plus qu'à se réjouir. Il y eut grande contestation entre la Cascade, la Gerbe d'eau, la Fontaine de la Couronne, et les Animaux, à qui plairait davantage ; les dames n'en firent pas moins de leur part.

Toutes entre elles de beauté
Contestèrent aussi chacune sa manière :

8 La Fontaine fait référence à l'Entrée du roi et de la reine à Paris qui eut lieu en août de l'année 1660.

La Reine avec ses fils contesta de bonté ;
Et Madame, d'éclat avecque la lumière.

Je remarquerai une chose à quoi peut-être on ne prit pas garde ; c'est que les Nymphes de Vaux eurent toujours les yeux sur le roi ; sa bonne mine les ravit toutes, s'il est permis d'user de ce mot en parlant d'un si grand prince.

Ensuite de la promenade on alla souper. La délicatesse et la rareté des mets furent grandes ; mais la grâce avec laquelle Monsieur et Madame la Surintendante firent les honneurs de leur maison le fut encore davantage.

Le souper fini, la comédie eut son tour : on avait dressé le théâtre au bas de l'allée des sapins.

En cet endroit qui n'est pas le moins beau
De ceux qu'enferme un lieu si délectable,
Au pied de ces sapins et sous la grille d'eau,
 Parmi la fraîcheur agréable
Des fontaines, des bois, de l'ombre, et des zéphyrs,
 Furent préparés les plaisirs
 Que l'on goûta cette soirée.
De feuillages touffus la scène était parée,
 Et de cent flambeaux éclairée :
 Le Ciel en fut jaloux. Enfin figure-toi
 Que, lorsqu'on eût tiré les toiles,
Tout combattit à Vaux pour le plaisir du roi :
 La musique, les eaux, les lustres, les étoiles.

Les décorations furent magnifiques, et cela ne se passa point sans machines.

On vit des rocs s'ouvrir, des termes se mouvoir,
Et sur son piédestal tourner mainte figure.
 Deux enchantereurs pleins de savoir
 Firent tant par leur imposture,
 Qu'on crut qu'ils avaient le pouvoir
 De commander à la nature :
L'un de ces enchantereurs est le sieur Torelli,
 Magicien expert, et faiseur de miracles ;
Et l'autre c'est Le Brun, par qui Vaux embelli
Présente aux regardants mille rares spectacles :
Le Brun, dont on admire et l'esprit et la main,
 Père d'inventions agréables et belles,
 Rival des Raphaëls, successeur des Apelles,
 Par qui notre climat ne doit rien au romain ;
 Par l'avis de ces deux la chose fut réglée.
 D'abord aux yeux de l'assemblée
 Parut un rocher si bien fait
 Qu'on le crut rocher en effet ;
Mais, insensiblement se changeant en coquille,
 Il en sortit une Nymphe gentille
 Qui ressemblait à la Béjart,
 Nymphe excellente dans son art,
 Et que pas une ne surpassé.

Aussi récita-t-elle avec beaucoup de grâce
Un prologue, estimé l'un des plus accomplis
Qu'en ce genre on pût écrire,
Et plus beau que je ne dis,
Ou bien que je n'ose dire :
 Car il est de la façon
 De notre ami Pellisson.
Ainsi, bien que je l'admire,
Je m'en tairai, puisqu'il n'est pas permis
 De louer ses amis.

Dans ce prologue, la Béjart, qui représente la Nymphe de la fontaine où se passe cette action, commande aux divinités qui lui sont soumises de sortir des marbres qui les enferment, et de contribuer de tout leur pouvoir au divertissement de Sa Majesté : aussitôt les termes et les statues qui font partie de l'ornement du théâtre se meuvent, et il en sort, je ne sais comment, des Faunes et des Bacchantes qui font l'une des entrées du ballet. C'est une fort plaisante chose que de voir accoucher un terme, et danser l'enfant en venant au monde.

Tout cela fait place à la comédie, dont le sujet est un homme arrêté par toute sorte de gens, sur le point d'aller à une assignation amoureuse.

C'est un ouvrage de Molière.
Cet écrivain par sa manière
 Charme à présent toute la Cour.
 De la façon que son nom court,
 Il doit être par delà Rome :
J'en suis ravi, car c'est mon homme.
 Te souvient-il bien qu'autrefois
 Nous avons conclu d'une voix
 Qu'il allait ramener en France,
 Le bon goût et l'air de Térence ?
 Plaute n'est plus qu'un plat bouffon ;
 Et jamais il ne fit si bon
 Se trouver à la comédie ;
 Car ne pense pas qu'on y rie
 De maint trait jadis admiré,
 Et bon *in illo tempore*⁹ ;
 Nous avons changé de méthode :
 Jodelet n'est plus à la mode,
 Et maintenant il ne faut pas
 Quitter la nature d'un pas.

On avait accommodé le ballet à la comédie, autant qu'il était possible, et tous les danseurs y représentaient des fâcheux de plusieurs manières : en quoi certes ils ne parurent nullement fâcheux à notre égard ; au contraire, on les trouva fort divertissants, et ils se retirèrent trop tôt au gré de la compagnie. Dès que ce plaisir fut cessé, on courut à celui du feu.

Je voudrois bien t'écrire en vers
 Tous les artifices divers
 De ce feu le plus beau du monde,

9 Au temps jadis [note de l'édition].

Et son combat avecque l'onde,
Et le plaisir des assistants.
Figure-toi qu'en même temps
On vit partir mille fusées,
Qui par des routes embrasées
Se firent toutes dans les airs
Un chemin tout rempli d'éclairs,
Chassant la nuit, brisant ses voiles.
As-tu vu tomber des étoiles ?
Tel est le sillon enflammé,
Ou le trait qui lors est formé.
Parmi ce spectacle si rare,
Figure-toi le tintamarre,
Le fracas, et les sifflements,
Qu'on entendait à tous moments.
De ces colonnes embrasées
Il renaissait d'autres fusées,
Ou d'autres formes de pétard,
Ou quelque autre effet de cet art :
Et l'on voyait régner la guerre
Entre ces enfants du tonnerre,
L'un contre l'autre combattant,
Voltigeant, et pirouettant,
Faisait un bruit épouvantable,
C'est-à-dire un bruit agréable.
Figure-toi que les Échos
N'ont pas un moment de repos,
Et que le chœur de Néréides
S'enfuit sous ses grottes humides.
De ce bruit Neptune étonné
Eût craint de se voir détrôné,
Si le monarque de la France
N'eût rassuré par sa présence
Ce dieu des moites tribunaux,
Qui crut que les dieux infernaux
Venaient donner des sérénades
A quelques-unes des Naïades.
Enfin, la peur l'ayant quitté,
Il salua Sa Majesté :
Je n'en vis rien, mais il n'importe :
Le raconter de cette sorte
Est toujours bon ; et quant à toi,
Ne t'en fais pas un point de foi.

Au bruit de ce feu succéda celui des tambours : car, le Roi voulant s'en retourner à Fontainebleau cette même nuit, les mousquetaires étaient commandés. On retourna donc au château, où la collation était préparée. Pendant le chemin, tandis qu'on s'entretenait de ces choses, et lorsqu'on ne s'attendait plus à rien, on vit en un moment le ciel obscurci d'une épouvantable nuée de fusées et de serpenteaux. Faut-il dire obscurci ou éclairé ? Cela partait de la lanterne du dôme : ce fut en cet endroit que la nuée creva : d'abord, on crut que tous les astres, grands et petits, étaient descendus en terre, afin de rendre

hommage à Madame ; mais, l'orage étant cessé, on les vit tous en leur place. La catastrophe de ce fracas fut la perte de deux chevaux.

Ces chevaux, qui jadis un carrosse tirèrent,
Et tirent maintenant la barque de Caron,
Dans les fossés de Vaux tombèrent,
Et puis de là dans l'Achéron.

Ils étaient attelés à l'un des carrosses de la Reine ; et s'étant cabrés à cause du feu et du bruit, il fut impossible de les retenir. Je ne croyais pas que cette relation dût avoir une fin si tragique et si pitoyable. Adieu. Charge ta mémoire de toutes les belles choses que tu verras au lieu où tu es.

Ce 22 août 1661.